

Nice s'était pomponnée pour faire honneur à Sa Majesté Carnaval. Comme chaque année au mois de février, la ville accueillait des milliers de spectateurs venus applaudir le défilé des chars multicolores avec leurs monstres gigantesques en carton pâte, les figures grotesques à grosses têtes narguant la foule de leurs sourires factices. Perchés sur ces estrades vagabondes, de jeunes femmes et de jeunes hommes en costumes de lumière, pareils à des écuyères de cirque ou des toréadors, lançaient des brassées de fleurs odorantes à la tête des passants pour perpétuer la traditionnelle bataille de fleurs. En tête de ce défilé baroque trônait le roi du Carnaval qui, à la fin des festivités, serait brûlé en mer sur fond de feu d'artifice.

Cette année, par mesure de sécurité face aux menaces d'attentats terroristes, le corso carnavalesque avait été circonscrit aux abords de la place Masséna où était disposé un cortège de barrières que gardaient les forces de l'ordre comme une ombre portée des réjouissances ambiantes. On redoutait qu'à tout moment un véhicule fou ne débaroulez au beau milieu de la joyeuse kermesse, écrasant sans distinction hommes, femmes et enfants, ou faisant tout sauter à coup de bombonnes de gaz. Les temps étaient difficiles, le Carnaval pouvait se transformer inopinément en jeu de massacre.

En ce milieu d'après-midi d'hiver doux comme un début de printemps, Géraldine, les cheveux coupés court mettant en valeur son visage ovale, vêtue d'une robe rouge rehaussant son teint hâlé, se laissait entraîner par le flot des badauds émerveillés au passage des chars dont cette année les noms faisaient référence au thème de l'énergie : « Le Radeau écolo », « La Marée noire », « La Revanche du vent », ou « L'Arbre de l'énergie ». Les problèmes politiques et environnementaux s'étaient invités jusque dans la liesse du Carnaval. La jeune femme souriait en regardant la foule, des parents accompagnés de leurs enfants, des mères poussant leur landau. Parfois, elle portait la main à son ventre en un geste de protection quand elle était bousculée par un soudain reflux du public. Elle se sentait différente. Elle était devenue une femme nouvelle, une inconnue qu'il lui fallait à présent apprivoiser, comme si elle renaissait à elle-même. Le Carnaval ne semblait avoir lieu que pour célébrer cette identité neuve et cette joie qui s'était emparée d'elle et la faisait rire aux anges.

— Oh ! Géraldine ! Comment tu vas, ma belle ? Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

Elle reconnut le vieux Mattéo, le marchand de soccas de la rue Pairolière, au cœur de la vieille ville. Par tous les temps, il haranguait les passants pour leur offrir ces galettes à base de farine de pois chiche qui ne se consommaient qu'entre Nice et Menton. Légères et croustillantes, les soccas de Mattéo étaient, de l'avis unanime des habitants du quartier, les meilleures du Vieux-Nice.

— Si, Mattéo. Je retourne à l'agence. J'avais un rendez-vous chez le médecin.

L'homme écarquilla ses grands yeux clairs.

— Tu es allée au docteur? Tu n'es pas malade, au moins?

— Au contraire! le rassura Géraldine d'un ton léger. Je vais bien! Très bien même!

— Ah! Je préfère ça! À ton âge, moins on voit le docteur, mieux on se porte. C'est pas comme moi avec mon lumbago. À force de rester debout derrière ma charrette à soccas, qu'est-ce que tu veux... Et le Jean-Louis, il n'est pas avec toi?

— Il n'a pas fini son service. Avec le Carnaval, le restaurant est plein tout le temps. En ce moment, il enchaîne avec le soir. On ne se voit guère...

— Si c'est pas malheureux! fit Mattéo en hochant gravement la tête. Une belle fille comme toi, passer les soirées toute seule... Le Jean-Louis, il devrait être un peu plus souvent à la maison. Un mari, ça doit être avec sa femme.

— Tu sais ce que c'est, la restauration. En plus, un commis s'est fait porter pâle et la brigade manque de personnel. Le chef n'arrive même pas à recruter des extras. Avec tout ça, Jean-Louis n'a pas le temps de chômer.

— Boudieù! s'exclama le vieux Niçois en agitant la main droite comme s'il cherchait à se débarrasser d'un sparadrap. La brigade, le chef, c'est comme à l'armée, ma parole!

— C'est le jargon employé en cuisine, plaisanta Géraldine. Le chef de partie, son second et sa brigade, les cuisiniers, les commis, les apprentis...

— Et tout ça par 35 degrés! s'emporta le vieux Mattéo en jetant ses bras en l'air. Je préfère encore ma charrette en plein air!

Jean-Louis, le mari de Géraldine, était cuisinier dans le restaurant d'un hôtel situé de l'autre côté de la Promenade des Anglais, près de l'aéroport, tandis que Géraldine travaillait dans une agence de voyages place Arson, dans le quartier du port Lympia, à l'orée de la vieille ville. Elle terminait sa journée vers 18 heures, croisait brièvement Jean-Louis, pour peu qu'il ait eu le temps de rentrer entre le service de midi et celui du soir et avant qu'il ne reparte vers ses fourneaux dont il ne revenait jamais avant 1 heure ou 2 heures du matin, parfois plus tard, lorsque les clients s'éternisaient. Souvent, il dormait encore quand, le lendemain à 9 heures, elle quittait leur petit deux-pièces situé à deux pas du marché aux fleurs du cours Saleya. Pour ne pas le déranger, elle prenait son café au comptoir d'un bistrot, puis se faufilait dans les ruelles du Vieux-Nice jusqu'à la place Arson. Les week-ends et les jours fériés, ainsi que durant les périodes touristiques, c'était encore pire. Tous les deux travaillaient lorsque les autres étaient en vacances, et les quelques jours de repos qu'ils réussissaient à prendre étaient à la morte saison. Encore fallait-il que leurs congés tombent en même temps. Et à Nice, ce moment de répit ne durait jamais bien longtemps. C'est la raison pour laquelle ils n'avaient jamais songé à, ni même envisagé de fonder une famille. Mais, depuis sa visite chez le médecin, les choses avaient changé et mis son cœur en fête.

Après avoir salué Mattéo, Géraldine traversa la place Masséna et se dirigea vers le boulevard Jean-Jaurès, l'un des axes délimitant les contours de la vieille ville. C'est là qu'elle était née il y a vingt-cinq ans, dans une famille bariolée où les influences nissartes, alpines et italiennes étaient venues se fondre dans ce creuset

de la baie des Anges. Petite dernière de la fratrie, elle avait vu tous ses frères et sœurs partir faire leur vie loin du bercail. Sa mère était morte deux ans plus tôt d'un cancer galopant des bronches, elle qui n'avait jamais fumé de sa vie. Inconsolable et trop âgé pour vivre seul, son père avait préféré s'éloigner de la ville et s'installer dans une maison de retraite de l'arrière-pays où il restait cloîtré avec une détermination farouche, interdisant même à ses enfants de venir lui rendre visite. Géraldine n'avait pour ainsi dire plus de parenté alors même qu'elle avait été élevée dans une famille nombreuse.

À 20 ans, elle avait épousé Jean-Louis qu'elle connaissait depuis l'enfance, quand ils fréquentaient tous les deux l'école élémentaire du Château. Ils s'étaient juré de se marier lorsqu'ils seraient grands et avaient tenu leur promesse, moins par amour que par fidélité à la parole donnée. De leur adoration réciproque sur les bancs de l'école, nourrie de grands serments, de doigts emmêlés et de baisers furtifs, il leur restait une sorte de complicité affectueuse qui leur tenait lieu de passion. Au fond, ils s'aimaient comme de vieux amis qui n'ont jamais connu d'autres attachements.

4 heures sonnaient au carillon de la cathédrale Sainte-Réparate, sur la place Rossetti. Géraldine entra dans ce temple du baroque et de la démesure pour y déposer un cierge. Parmi les dix chapelles que comportait l'édifice religieux, elle choisit celle consacrée à la sainte patronne du lieu. Elle s'agenouilla et fit une rapide prière avant de se signer. Elle avait toujours aimé se recueillir ici, et aujourd'hui plus qu'aucun autre jour, elle tenait à attirer sur elle les

faveurs du ciel. Jean-Louis ne partageait pas sa piété qu'il qualifiait de superstition. Il se moquait d'elle lorsqu'elle insistait pour assister aux offices, estimant qu'au ^{xxi}^e siècle, en cette ère de progrès marquée par l'essor du numérique et de la communication, la croyance en Dieu était une vieille lune appartenant à un passé définitivement révolu. Plutôt que de se disputer avec lui, Géraldine venait seule dans les églises où elle se sentait comme chez elle.

En quittant le sanctuaire, il lui semblait avoir des ailes, comme les angelots dorés qui peuplaient le dôme de la cathédrale. Elle avait envie de danser, de crier son bonheur en pleine rue. Et dire qu'elle devrait attendre le retour en pleine nuit de Jean-Louis pour lui annoncer la bonne nouvelle ! Il ne se doutait de rien. Pour lui, ce serait une surprise totale. Elle prit des raccourcis, des traverses connues des seuls Niçois de souche, et déboucha sur la place Arson, investie à la belle saison par les amateurs de pétanque qui se réunissaient là pour disputer des parties animées. L'agence de voyages où elle travaillait se trouvait juste à côté, à l'écart des grands axes de la ville moderne. Le commerce vivotait et Philippe, le directeur, avait dû réduire le personnel, ne gardant près de lui que Géraldine. La concurrence des sites de voyages en ligne avait fait beaucoup de mal. En pianotant sur un ordinateur, une tablette ou un Smartphone, les touristes pouvaient déguster des offres exceptionnelles qu'une agence traditionnelle n'était pas en mesure de leur proposer.

— Excusez-moi, fit Géraldine en prenant place derrière son bureau. J'espère ne pas avoir été trop longue.

— Oh ! ce n'était même pas la peine de revenir ! Il n'y a eu personne. Tout le monde est au Carnaval. Je me demande bien pourquoi on s'échine à travailler...

Philippe faisait la même remarque quasiment tous les jours, affirmant au moins trois fois par semaine qu'il finirait par mettre la clé sous la porte. Pourtant, au fond de lui, il continuait à y croire. À près de 55 ans, il avait passé trente années de sa vie à vendre des voyages et du rêve. Il ne pouvait se résoudre à tourner la page et laisser le champ libre aux voyageurs fantômes d'Internet.

— Votre rendez-vous s'est bien déroulé ?

— Oui, répondit Géraldine en rougissant légèrement.

Elle faillit lui annoncer la nouvelle mais se ravisa. C'est Jean-Louis qui devait en avoir la primeur, personne d'autre ; c'est avec lui qu'elle devait partager ce bonheur nouveau qui avait pris possession d'elle lorsque son gynéco lui avait dit tout à l'heure, sourire aux lèvres : « Géraldine, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes enceinte. »